

LA TURQUIE EST EN EUROPE !

Bruno POIZAT

« Si la Turquie était en Europe, ça se saurait ! » ; le slogan n'est pas d'un pilier du Bar du Commerce, mais du dirigeant d'un grand parti politique (ou peut-être d'un conseiller en communication grassement rémunéré). La campagne du dernier referendum nous a donné d'autres perles : a la radio, un autre de nos tribuns, plus fat, mais non moins populiste, a cité Valéry d'un ton nasillard pour nous expliquer que n'est en Europe que ce qui a connu la culture grecque, le pouvoir romain et la religion chrétienne ; dommage qu'il n'ait pas été mouché par le présentateur de l'émission, car l'occasion était belle de faire observer que la Turquie est l'un des rares pays satisfaisant à ces trois conditions !

La culture grecque. Pour déceler des traces de culture grecque en Pologne, en Irlande, ou en France, il faut de bonnes lunettes, ou fréquenter le département de lettres classiques d'une université ; en Espagne, on peut au moins aller voir les peintures de Domenicos Theotocopoulos (1) au Prado ; mais en Turquie, la culture grecque saute aux yeux, absolument partout.

Même si on ne fait pas le tour des sites archéologiques d'Asie Mineure, il suffit de se promener dans les quartiers de Constantinople pour buter à chaque pas sur d'anciens temples, des ruines d'ouvrages civils byzantins, ou bien des églises, transformées en mosquées ou toujours en service. La présence grecque, qui y était importante jusqu'en 1922, est, il est vrai, bien réduite aujourd'hui, mais elle reste illustrée par le Patriarche résidant à Fener, dont le siège est ancré à ce quartier situé au bord de la Corne d'Or, et qui est le dignitaire principal de l'Eglise Orthodoxe !

Vous me direz que je m'obstine à appeler Constantinople une ville que les barbares ont affublé d'un sobriquet turc, Istanbul ? Pas de chance, c'est du grec : is tin polin, « en ville », et ce nom était employé bien avant la conquête turque de 1453, comme en témoigne par exemple le nom du village corse de Pietra-Zitamboli, dans le Niolu. Personne ne connaît les raisons qui ont poussé un sultan, trois siècles après la conquête, à remplacer sur ses monnaies le nom de Qunstantiniya (« la ville de Constantin », en arabe) par son équivalent

populaire grec, ni non plus, d'ailleurs, celles qui ont poussé Mehmet Fatih, le conquérant de 1453, à ajouter une étoile au croissant byzantin pour en faire son drapeau : eh oui, le croissant n'est pas un symbole islamique, c'est le blason de Constantinople !

Le pouvoir romain. La ville de Constantin, c'est la deuxième Rome, la seconde capitale d'un empire devenu bicéphale. C'est ce qu'avait très bien compris Mehmet Fatih, dont l'ambition était de reconstituer l'Empire romain ; cette ambition est très proche de la nôtre, qui voulons faire (ou refaire ?) l'Europe. Ses successeurs ont été contrariés dans ce projet par les Autrichiens, qui eux croyaient, les ignorants, que Rome s'était déplacée à Vienne !

Le projet politique des sultans, c'était d'établir un empire multinational, à direction turque, mais où chaque communauté ethnique ou religieuse disposait d'une administration autonome. Et c'est un fait historiquement attesté qu'au début cela a très bien fonctionné, et qu'en instaurant la paix et la stabilité l'Empire Ottoman a sauvé les chrétiens au Moyen-Orient, qui étaient au bord de l'extinction (2) ; c'est aussi cet empire qui a accueilli les juifs chassés d'Espagne par Isabelle la Catholique. Ça s'est gâté ensuite, à la fin du 19^e siècle, quand les puissances occidentales s'acharnaient à détruire l'Empire, non sans songer à leurs intérêts souvent contradictoires, pour le dépecer et le réorganiser sur des bases nationales.

Quand les Turcs ont assumé la succession de cette deuxième Rome, ils en ont pris le nom : le sultanat de Roum existait même avant la conquête de Constantinople, et nombreux ont été ses savants ou ses lettrés qui ont porté le surnom de « romain » ; le plus célèbre est le grand poète mystique de Konya, Jelal ed-Din Roumi. Par suite, dans les provinces de l'Empire, le mot « roumis » désigna toutes les manifestations de l'autorité centrale, comme l'armée, les gens d'armes, le fisc, etc. ; encore aujourd'hui, dans les villages chrétiens du nord de l'Iraq, dont les habitants parlent araméen, romayè (« les romains »), ça veut dire « les flics » ! Cela a laissé une trace jusque dans notre vocabulaire colonial puisque, quand l'Afrique du nord était au pouvoir des Turcs, on les appelait roumis ; quand les Français ont remplacé les Turcs, ils ont hérité de leur nom !

La religion chrétienne. Les Actes des Apôtres nous disent que c'est à Antioche qu'on employa pour la première fois le nom de « chrétiens » ; c'était vraisemblablement un sobriquet, car christ étant la traduction grecque de

l'hébreu mesih, qui veut dire oint (pour faire un roi, en Israël, on marquait son front d'un corps gras), ce nom ne pouvait que signifier, en grec, «les pommadeux» (3). Où est Antioche, la capitale historique de la Syrie ? En Turquie, à qui les Français l'ont cédée, à la fin de leur mandat en 1939, bien que la ville et sa région soit majoritairement arabophone.

Cette cession a fait qu'il reste très peu de chrétiens à Antioche. D'accord, et puis les religions se déplacent : le centre de gravité de l'Islam est maintenant en Inde (je dis bien l'Union Indienne, pas le Pakistan ni le Bangla Desh), le Bouddhisme s'est presque évanoui de son pays d'origine (l'Inde, justement) ; quant au Christianisme, c'est en Amérique qu'il est le plus massivement présent. Mais peut-on à ce point mépriser toute perspective historique pour oublier que le Christianisme a son origine en Palestine, et que l'Iraq et l'Inde du sud ont été christianisés trois siècles avant l'Irlande, sept siècles avant la Pologne et treize siècles avant l'Amérique ?

Je ne vais pas énumérer ici les voyages de Paul de Tarse (ville de Turquie !), ni tous les conciles qui se sont tenus sur le territoire de la Turquie, ni tous les pères de l'Eglise qui y ont vécu. Il suffit de parler d'une époque plus contemporaine : la présence chrétienne était très importante dans les frontières de l'actuelle Turquie jusqu'au premier quart du vingtième siècle.

Dès la fin du dix-neuvième siècle, les tensions interethniques ont provoqué des massacres de chrétiens dans l'Empire Ottoman : on peut apprécier diversement l'efficacité de la protection dont ces derniers bénéficiaient de la part de puissances étrangères rivales, l'Angleterre, la France et la Russie ; il est indéniable que cette protection a contribué à faire considérer les chrétiens de l'Empire comme des citoyens déloyaux envers leur propre pays.

Mais le pire se produit après l'entrée en guerre de la Turquie au côté des Empires Centraux, en 1915, lorsque le Gouvernement Jeune Turc trahit ses anciens alliés politiques arméniens, et organise massivement massacres, spoliations et déportations non seulement des arméniens, mais de tous les chrétiens de Turquie, quel que soit leur rite (arménien, géorgien, grec ou syrien) ou leur langue (beaucoup étaient turcophones ; certains (4) même étant probablement des turcs arrivés d'Asie centrale avant l'islamisation de l'actuelle Turquie !). Le but évident de ces massacres était de constituer, par élimination des minorités, un territoire qui, à défaut d'être purement turc, aurait été purement musulman (5). Deux empires chrétiens, la Prusse et l'Autriche-

Hongrie, y ont eu une responsabilité indéniable : par bonheur, personne ne songe aujourd'hui à en tirer argument pour exclure l'Allemagne, l'Autriche ou la Hongrie de l'Union Européenne !

Après la fin de la Grande Guerre, Mustafa Kemal Pacha, qui prend par la suite le nom d'Atatürk, repousse les Grecs qui avaient pris pied en Asie Mineure, et combat victorieusement les Français en Cilicie (la région d'Adana) en 1920, ce qui donne lieu à de nouveaux massacres d'arméniens. La paix avec la Grèce est conclue en 1922 ; elle se traduit par un échange massif de populations entre la Grèce et la Turquie (on a dit qu'on a surtout échangé des chrétiens turcophones contre des musulmans de langue grecque ! (6)), et par l'établissement d'une frontière absurde entre les îles grecques et le continent turc.

Par la suite, Mustafa Kemal fit de la Turquie une république agressivement laïque, et sauvagement anti-islamique (7), qui s'est modérée ensuite. Pour ce qui est de la politique nationale, Atatürk prend l'exact contrepied de l'Empire : sa Turquie veut être exclusivement turque ; il refuse (brutalement !) d'en reconnaître la diversité ethnique, et nie l'existence non seulement des kurdes, mais aussi d'autres minorités substantielles comme les lazès ou les arabes. Pour ce qui est de l'affiliation religieuse (aujourd'hui, en Turquie comme en France, la majorité des citoyens n'a pas de pratique religieuse), la presque totalité de la population est musulmane : il reste en Turquie peut-être 150.000 chrétiens, toutes confessions confondues, 25.000 juifs et 10.000 yézidis (8). Mais vingt pour cent au moins de ces musulmans sont des alévis, c'est-à-dire des musulmans pour le moins extrêmement hétérodoxes, dont on peut même douter qu'il faille les considérer comme musulmans (9). Naturellement, très peu de touristes visitant la Turquie prennent conscience de cette diversité.

Cette Turquie laïque s'est paradoxalement révélée, pour les chrétiens qui y sont restés, être un pays moins confortable que les états voisins, comme la Syrie ou l'Iraq, qui n'ont pas répudié de façon aussi brutale la tradition musulmane. Cela explique en partie les dernières migrations de chrétiens hors de la Turquie, comme celle de ses derniers assyro-chaldéens qui, à partir des années 1980, ont abandonné leur villages situés au cœur du Kurdistan (alors en pleine guerre), pour s'installer dans la banlieue nord de Paris.

La relation qu'entretiennent les émigrés avec leur ancien pays est plus complexe que ce qu'ils en disent ; les premiers temps, ils n'expriment que le ressentiment pour les persécutions, et les vexations, qu'ils ont subies ; ils

veulent se persuader qu'ils ont fait le bon choix, d'avoir rejoint un pays où les chrétiens ne sont pas singularisés comme une minorité. Mais on observe qu'en fait il gardent des liens, qui deviennent de plus en plus conscients (et moins douloureux) avec l'écoulement du temps ; un exemple significatif, datant de l'an passé : lorsque les Assyros-chaldéens ont été accusés, avec beaucoup de légèreté, par un ministre de l'Education d'imposer à leurs enfants le port de symboles religieux ostentatoires, les représentants de leur communauté ont fait remarquer que cela était contraire à la tradition de laïcité de leur pays d'origine.

Ne peut-on envisager les conséquences qu'auraient pour eux l'inclusion de la Turquie dans une même unité politique que les pays d'Europe occidentale (comme l'était l'Asie mineure au temps de l'Empire Romain, ce qui n'a pas peu facilité la diffusion du Christianisme) ? Qu'est-ce qui pourrait alors empêcher les grecs de rétablir leurs commerces à Smyrne, à Trébizonde ou à Constantinople ? ou bien les assyro-chaldéens de passer l'été dans leurs anciens campements d'estive ? (10) ou encore les arméniens dont les parents, rescapés du génocide, se sont réfugiés en Europe, de restaurer les églises et les couvents du Vaspourakan, tout autour du lac de Van, et d'y élever, à la mémoire des victimes des massacres de 1915, des monuments tout aussi grandioses que ceux qu'on trouve dans les églises arméniennes d'Iran ou de Syrie ?

Ce sont là des conséquences auxquelles n'ont certainement pas songé tous les turcs favorables à l'entrée dans l'Europe, du moins ceux d'entre eux qui n'y ont vu que des avantages économiques. Mais entrer dans une union, c'est accepter le regard de ses partenaires sur ses propres affaires : il est bien sûr peu probable qu'il faille envisager un retour massif des chrétiens exilés de Turquie, mais ne peut-on renouer les liens anciens, et faire du vingtième siècle une parenthèse malheureuse dans une longue histoire ? L'Europe n'est-elle pas la solution pour en effacer les événements les plus brutaux, comme nous avons oublié trois guerres entre la France et l'Allemagne ?

Pour tout vous dire, je ne sais pas s'il faut que la Turquie entre ou non dans l'Union Européenne : je souhaite seulement qu'on en discute sainement. Je comprends qu'une adhésion à cette union dépend de considérations politiques et économiques plus solides que les arguments parfois anecdotiques que j'ai présentés ici. Ce que je désire, c'est qu'on évite que cette discussion soit plombée par des considérations plus épaisses, fondées sur le racisme, la xénophobie et l'intolérance religieuse.

1. El Greco.
2. Voir Andrea Pacini, *Christian Communities in the Arab Middle East*, Oxford, Clarendon Press, 1998, p. 5 et svtes.
3. Voir l'article d'Etienne Trocmé, p. 84 de l'Histoire du Christianisme, tome 1, Desclée, 2000.
4. Les Karamanoglular.
5. Sur les massacres des arméniens (en particulier en Cilicie), un ouvrage de synthèse sûr et accessible est le numero 504-5-6, août-septembre 1988, de la revue *Les Temps Modernes* ; un autre, tout récent, qui parle aussi des araméens (chrétiens syriens et assyro-chaldéens), est le remarquable travail de Joseph Alichoran sur un manuscrit d'un témoin, le P. Jacques Rhétoré, *Les Chrétiens aux bêtes*, les Editions du Cerf, 2005.
6. Notons en passant que, par l'adhésion de Chypre, le turc devient une langue officielle de l'Europe, de même que l'arabe, grâce à l'entrée de Malte !
7. Elimination du khalife, le chef suprême des musulmans ; suppression des confréries ; interdiction de prier, et d'appeler à la prière, en arabe ; à côté de cela, l'interdiction du port de couvre-chefs orientaux par les hommes, et du voile par les femmes, semblent des mesures anodines, car elles n'affectent pas les fondements de l'Islam !
8. Comme celles des Druzes du Liban et de la Syrie, et des Mandéens du sud de l'Iraq, la pratique religieuse des Yézidis incorpore des survivances de religions de l'Antiquité.
9. Sur les minorités en Turquie, voir P. Alford Andrews, *Ethnic Groups in the Republic of Turkey*, Wiesbaden, Reichert Verlag, 1989.
10. Depuis trois ans, le village araméen chrétien de Gaznakh, en plein cœur du Kurdistan turc, a été partiellement repeuplé par ses habitants originaux.